

Didier Daeninckx

L'école des colonies

Aujourd'hui dimanche 2 juin 1946, l'école a été transformée en bureau de vote pour les élections législatives. Derrière l'urne que le caïd ne quitte pas des yeux, chacun peut lire le cours de calcul du vendredi sur le tableau noir : « *Un fermier transporte au moulin 20 sacs de blé pesant 85 kg chacun, et 200 kg d'orge. 1°) Combien pèsent les 20 sacs de blé ? 2°) Quel est le poids total du chargement ?* ». Les élèves parviennent presque tous à la solution, et je n'imaginai pas en être là quand, en septembre, je m'aidais d'un jeu de dominos pour leur apprendre les chiffres. Ils savent tous que un plus un font deux, même si ce soir, au moment du dépouillement des votes, le premier collège électoral formé par les 900 000 Algériens d'origine européenne enverra quinze députés à l'Assemblée Nationale, tandis que le deuxième collège qui compte lui près de 9 millions d'Algériens musulmans en désignera également quinze. Les mathématiques appliquées à la politique coloniale aboutissent à ce que 1 soit égal à son dixième ! Pour le même travail un ouvrier européen gagne 6 000 francs lorsque l'ouvrier musulman doit se contenter de quatre fois moins. Pas de chômage pour les premiers, l'exil massif pour les autres. La mortalité infantile est de 18% pour les femmes musulmanes, un peu plus de 4% pour les Européennes. Ce ne sont pas des réflexions que je peux étaler sur la place publique ni même soutenir devant les rares fonctionnaires qu'il m'arrive de croiser lors des cérémonies officielles. On me traiterait de « *philanthrope* » pour rester poli, et « *d'indigénophile* » dès que j'aurais le dos tourné. Ils ont pourtant les mêmes réalités que moi sous les yeux : les quartiers des villes séparés entre quartier français et quartier arabe, quand il n'est pas appelé « quartier nègre », les routes d'accès aux belles demeures carrossables, bien entretenues, pour les uns, et les chemins bosselés, impraticables, où les autres se terrent dans leurs gourbis. Le « *marchi franciss* » avec ses halles, ses boutiques bien achalandées posées sur béton, lavées à grandes eaux, et le « *marchi a'rab* » écrasé par le soleil, envahi par la poussière que soulève le moindre souffle de vent. Rien de tout cela ne transpire dans ce que suis chargé de transmettre. Toutes ces images occupent mon esprit, comme en surimpression, tandis qu'ils récitent la leçon : « *Ma mère pile le mil et le maïs, fait cuire le couscous, file la laine et le coton ; elle coud les boubous aussi bien que le tailleur* ». Même quand l'actualité la plus brûlante cogne au carreau, tout doit demeurer rigoureusement étanche. Un détachement de l'armée passe devant l'école alors que je commence à leur lire un livre qui vient de paraître en métropole, et que mes parents m'ont envoyé dans leur dernier colis :

« *Lorsque j'avais six ans j'ai vu, une fois, une magnifique image, dans un livre sur la Forêt Vierge qui s'appelait « Histoires Vécues ». Ça représentait un serpent boa qui avalait un fauve »...*

Je poursuis ma lecture malgré la tension que je sens monter dans la salle :

« *J'ai ainsi vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement jusqu'à une panne dans le Sahara, il y a six ans. Quelques chose s'était cassé dans mon moteur* ».

L'écho d'une détonation conclut la phrase, puis plusieurs rafales d'armes automatiques se font entendre à proximité immédiate, se répercutant contre les montagnes. Je referme

précipitamment mon exemplaire du *Petit Prince* alors que mes élèves, le regard inquiet, rentrent la tête dans les épaules. Je confie la classe à Kahoul qui a obtenu les meilleures notes depuis le début de la semaine, pour aller aux nouvelles. Sur une petite place ombragée, à cent mètres, un corps est allongé. J'ai le temps de voir les yeux grands ouverts sur le néant avant que le caïd ne rabatte un pan déchiré de la gandoura du mort sur son visage.

– C'était l'un des émeutiers de Sétif. Il se cachait depuis des mois dans les grottes. Je le connais, c'est un cousin des Daïff. Vous en avez deux dans votre classe... La faim l'a obligé à sortir de son terrier.

Je retourne à l'école où aucun élève ne me pose de question. Je n'ai pas le cœur à reprendre la lecture du texte de Saint-Exupéry et les libère dès le départ des soldats. Un an plus tôt, le 8 mai 1945, j'étais à Aix où nous avons fêté la capitulation de l'Allemagne nazie, moins de quinze jours après le suicide d'Adolf Hitler. Comme l'immense majorité des Français je n'avais rien su des événements qui, le même jour, avaient ensanglanté la Kabylie, et c'est en arrivant à l'école normale d'Alger, à Bouzaréah, que j'en avais entendu parler : lors d'une manifestation d'indigènes, les slogans contre le fascisme avaient laissé place à d'autres mots d'ordre condamnant le colonialisme ou exigeant l'indépendance. La gendarmerie avait fait usage de ses armes, tuant un jeune scout, Bouzid Saâl. À la tombée de la nuit, près d'une centaine d'Européens avaient été exécutés par les émeutiers. Ce n'est que bien plus tard, grâce aux confidences des habitants de Tigali, que j'ai appris ce qui avait suivi. Les trois armées, terre, air, mer, avaient été mises sur le pied de guerre. Ratissage, pilonnage des douars par les canons à longue portée des navires, bombardements. On a évoqué devant moi plusieurs milliers de victimes musulmanes dont des centaines imputables à des milices d'auto-défense spontanément formées par des civils. Le père de Saad ben Nidjel, l'un de mes élèves, faisait partie du 7^e régiment de tirailleurs algériens qui avait laissé un tiers de ses effectifs dans les combats de libération de l'Alsace. Il a débarqué à Sétif une semaine après les massacres et refuse depuis de porter la médaille de combattant dont la France l'a honoré. Le général Duval qui a commandé les opérations de répression se vante de nous avoir donné la paix pour dix ans. Ce que j'ai vu tout à l'heure, sur la petite place de Tigali, m'incite à penser que, quelquefois, le cours de l'histoire s'accélère.

J'ai essayé d'aborder le sujet avec l'Administrateur communal lors d'une de ses tournées d'inspection. Je l'ai senti mal à l'aise, et il a fini par expulser ces deux phrases sur lesquelles je n'ai pas fini de méditer :

— La force réprime pour un temps. L'instruction enchaîne pour toujours.

Didier Daeninckx est né en 1949 à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Issu d'un milieu populaire engagé, militant politique et syndical, il est tour à tour ouvrier imprimeur, animateur culturel, journaliste. Son 2^e roman, *Meurtres pour mémoire* (Gallimard, série noire, 1984), sur la répression de la manifestation du FLN du 17 octobre 1961, lui donne un vaste public. Derniers ouvrages : *Retour à Béziers* (Verdier, 2014), *Novellas* (Le Cherche Midi, 2015), *Caché dans la maison des fous*, (Bruno Doucey, 2015). Le texte ci-dessus est un chapitre de *L'école des colonies*, à paraître en nov. 2015 aux Éditions Hoebeker.